

Louise revisitée par l'Opéra national du Rhin

Le spectateur messin qui aura assisté début octobre aux représentations de *La Bohème*, trouvera beaucoup d'intérêt à la reprise de *Louise* à l'Opéra national du Rhin.¹ Les deux œuvres sont parfaitement contemporaines pour leur gestation (1893-1896), même si le « roman musical » de Charpentier n'est créé que le 2 février 1900 à l'Opéra-comique, soit quatre ans après le chef-d'œuvre de Puccini.

Les deux compositeurs mettent en scène le monde de la bohème parisienne en butte à un certain ordre social : celui incarné par les nantis-petits propriétaires ou riches aristocrates chez Puccini-, celui des classes laborieuses chez Charpentier. On est passé du romantisme de 1830 au naturalisme de 1885. Le quartier Latin, la barrière d'Enfer cèdent la place au Montmartre des peintres et des poètes.

Si la maladie, la misère, qui brisent les amours des couples inventés par Murger, trouvent leur écho dans le livret écrit par Charpentier lui-même, elles occupent une place de second plan par rapport à la pétition de principe qui sous-tend tout l'opéra : « Tout être a le droit d'être libre ! Tout cœur a le droit d'aimer ! »

C'est un message proprement révolutionnaire que le musicien, aux convictions profondément socialistes, exprime contre l'ordre politique mais aussi contre l'autorité des parents sur leurs enfants. La condamnation est sans appel. On retrouve les idées libertaires des anarchistes de la fin du XIX^{ème} siècle, mâtinées des conceptions zoliennes qui a mis crûment en exergue, dans ses *Rougon-Macquart*, le rôle de la sexualité dans le comportement des êtres humains. Mais loin de donner lieu à une œuvre sordide, cela devient un hymne au plaisir, à la joie, à la libération de la femme. On se demande comment le public bourgeois de l'Opéra-comique a pu recevoir en 1900, le cri de Louise qui s'est sauvée de la maison paternelle pour vivre librement avec Julien : « Ah ! Prends-moi vite, mon bien-aimé...Fais-moi mourir sous tes baisers !... Je veux du plaisir ! »

¹ Les 18, 20, 22, 24, 31 octobre à l'opéra de Strasbourg et les 8 et 10 novembre 2009 à *La Filature* de Mulhouse.

Mais l'opéra est avant tout la célébration de la ville de Paris, incarnée dans tous ses petits métiers, de l'humble chiffonnière aux marchands de légumes, ses artistes bohèmes et ses noctambules louches. Tout ce monde poursuit un rêve d'amour et de bonheur généré par la ville-lumière. Louise en sera la Muse couronnée par le peuple de Montmartre. On ne peut s'empêcher de penser à Baudelaire et à sa définition de la poésie moderne : elle résulte de la fascination exercée par la Grande ville sur celui qui sait la contempler et en comprendre les mystères.²

Charpentier écrit une musique qui, dans ses moments les plus lyriques (à l'acte III notamment), se souvient du sens mélodiques de son maître Massenet. Son admiration pour Wagner le conduit à pratiquer la technique du leitmotiv, notamment pour souligner le désir lancinant et récurrent des deux jeunes gens. Il se souvient enfin de Berlioz et de son travail orchestral, toujours créateur de surprises. Cela n'empêche pas des accents impressionnistes proches de Debussy ou de Sibelius. La ligne vocale suit la simplicité de l'expression parlée même si la tessiture du ténor est toujours très tendue dans l'aigu. Il y a donc une conception musicale résolument moderne, quitte à frôler une tonalité monocorde, en parfaite harmonie avec un texte non versifié et au langage volontairement familier.

Il faut donc un chef qui maîtrise et fonde dans une parfaite lisibilité tous ces styles. Patrick Fourniller, longtemps responsable du festival Massenet à Saint-Etienne, fait magnifiquement sonner l'orchestre symphonique de Strasbourg.

La distribution exige de grandes voix pour les quatre premiers rôles. Si l'on ajoute une bonne trentaine de seconds rôles, sans compter les chœurs, on a peut-être une explication de la disparition de *Louise*, au succès pourtant immédiat et mondial,³ des scènes françaises, après avoir atteint la millième représentation à l'Opéra-comique au début des années 1950.

Strasbourg nous offre un ensemble vocalement cohérent et satisfaisant avec une mise en scène qui, selon les poncifs actuels, « modernise » le livret en le situant dans un temps chronologiquement proche de nous mais imprécis et dans un décor plus suggestif que figuratif, mais qui ne heurte pas l'œil et ne contredit pas le texte, pour l'essentiel.

² Voir les « Tableaux parisiens » des *Fleurs du Mal* ou ses *Petits poèmes en prose*.

³ Comme le prouve le film d'Abel Gance tourné en 1936 avec la vedette américaine Grace Moore et le grand ténor français, Georges Thill.

Deux réserves à une impression d'ensemble très favorable, car il est très rare de voir cette œuvre, reprise récemment à la Bastille. La représentation permet de mesurer l'impact et la force de conviction qui s'en dégage encore aujourd'hui : en dépit de la « libération » des mœurs, la quête du bonheur et le conflit des générations restent d'actualité.

La première est relative aux chanteurs. Le père (Philippe Rouillon) rejoint, par la qualité de la voix et du style, les Bacquier et Pernet dont le disque a conservés les interprétations magistrales. Marie-Ange Todorovitch, bien connue des messins, notamment dans Rossini, incarne avec force la Mère et elle réussit même à ne pas la rendre totalement odieuse. La diction impeccable de ces deux interprètes rend d'autant plus incongrue l'articulation hasardeuse de Julien (le Roumain, Calin Bratescu) et plus encore celle de Louise (l'Ukrainienne Nataliya Kovalova), pratiquement incompréhensible, sauf dans son grand air. Quelles que soient leurs qualités par ailleurs, il est difficile de comprendre pourquoi, à l'instar de la récente *Mireille* de la Bastille, il faut accepter que l'on massacre les opéras français. N'y a-t-il plus de chanteurs francophones, pour les premiers et les seconds plans, capables d'assumer ces rôles qui exigent que l'on comprenne parfaitement le texte ?

Le second regret concerne le parti-pris du metteur en scène qui escamote à notre vue, non seulement le Montmartre mythique célébré par Charpentier, mais également son peuple que l'on devine par un jeu de miroir mais qu'on ne voit jamais vraiment. Or dans cet opéra, il s'agit moins de raconter les amours de Julien et de Louise, que de célébrer le culte voué par le compositeur à la ville de Paris devenue, au tournant du siècle, le centre d'une création artistique bouillonnante et audacieuse dans tous les domaines de l'art.

C'est dommage de l'oublier. Mais courrez quand même voir *Louise* et vous direz, peut-être, avec Julien en la redécouvrant : « Oh ! Jolie ! »

Danielle Pister